

—C'est peut-être *la Cigale*, dit tout haut un flâneur.

—Ou *le Caméléon*, reprend un autre.

—Flamme 3, pavillon 4 ! ajoute un marin qui regarde dans sa longue-vue ; non, ce n'est pas une goëlette, ce n'est pas une gabarre. Je parierais pour *la Sémillante*, qui vient de la Martinique.

La pauvre mère a tout entendu :

—Ah ! mon Dieu ! murmure-t-elle, si ce n'était pas lui !

A deux pas de là, d'autres cœurs battent pour *la Sémillante*. Un vieux maître décoré, une hôtesse de matelots, deux orphelins qui ont perdu leur mère le mois dernier ; le premier attend son fils, l'autre son frère, les autres leur père.

La voile apparaît enfin.

—C'est *la Sémillante* !

Un cri de joie, mais aussi des sanglots répondent au nom qu'on vient de prononcer ainsi.

Demain, celle qui compte les heures de retard de *la Cigale*, reviendra seule au bord de la mer. Dieu veuille que le petit navire n'ait été que retardé dans sa route, et que cette même jetée, où tant de fois elle a pleuré sur son fils absent, soit témoin de ses embrassements maternels !

Ainsi la mer est encore le canevas de mille drames intimes, pleins d'angoisses et de mystères, qui commencent le jour de l'appareillage par de touchans adieux, et qui se terminent trop souvent par d'incomparables douleurs.

Au retour d'une longue campagne, combien de fatales nouvelles sont réservées à ceux qui arrivent joyeux dans le port ! La mort ou l'oubli ont fauché leurs plus douces espérances : ceux qui les attendaient ne sont plus ; d'autres, qui avaient promis d'attendre, se sont lassés ; car la mer, c'est l'absence, et malheur aux absents !

Enfin ne faut-il pas qu'il y ait des noms effacés sur le rôle d'équipage ? Au sud du cap Horn, un sabord s'est ouvert pour livrer passage à un cadavre ; c'était un jeune homme du pays, il avait des parents, des amis, une fiancée qui ne se lassaient pas d'attendre.

Le premier matelot qui mettra pied à terre sera interrogé sur son compte :

—Comment se porte-t-il ? Descendra-t-il à terre aujourd'hui ? Que fait-il ? Vous a-t-il remis une lettre pour nous ?

Le matelot balance tristement la tête sans répondre. L'inquiétude renaît, les questions se pressent :

—Est-il à bord, au moins ?

—Non.

Est-il débarqué ? A-t-il été retenu à Valparaiso ? Parlez, monsieur, où est-il ?... Vit-il encore ?

Hélas ! il faut bien qu'on apprenne la vérité : son ame est à Dieu, son corps à la mer !

Nous connaissons force bonnes gens pour qui la mer n'est que le domicile des turbots et des sardines, le séjour des morues et la nourrice des huîtres. Au nom de la mer, l'eau leur vient à la bouche.

Ceux-ci sont des gastronomes ; qu'ils ouvrent Brillat-Savarin et qu'ils disent chez Véry !

Une autre variété de béotiens connaît surtout la mer par le grand serpent cornu qui fit si longtemps la fortune de l'ancien *Constitutionnel*.

Leur première question est de vous demander des nouvelles de

ce fameux reptile, long de quatre myriamètres, si notre mémoire est fidèle.

La seconde question est relative aux baleines.

—Avez-vous vu des baleines ? de grosses baleines ? de véritables baleines ?

—Mais oui, monsieur, tout comme je vous vois.

—Oh ! le bel état que celui de marin ! Il a vu des baleines en vie.

—Il sait le grec, ma sœur !

—Et les requins ? et les marsouins ? comme quoi c'est-il gros ? comme un bœuf, pas vrai ?

—Et les poissons-volants, en avez-vous vu ?

—J'en ai mangé, monsieur.

—Est-il possible que j'aie devant les yeux un homme qui a mangé des poissons-volants ! Décidément, je mettrai mon fils dans la marine.

Voici des gens pour qui les poissons et la mer sont une seule et même chose. Nous en savons d'autres qui, bien pénétrés de leur *Télémaque* et de leur *Robinson* n'y voient que des tempêtes :

—Vous avez assurément essuyé des tempêtes, monsieur le marin ? demandent-ils d'un air bonasse.

—Mais oui, monsieur, mais oui, quelquefois !

—Avez-vous jamais chaviré ?

—Si j'ai chaviré, monsieur, trois fois de suite !

—Bah ! et qu'arriva-t-il ?

—Peu de chose ; nous jouions aux cartes, l'as de pique fut perdu !

Là-dessus, le marin prend son chapeau et s'enfuit.

Ils sont très-intéressants, ces officiers de marine, dit le bourgeois, abasourdi de la réponse.

Dans un autre sens, plus sérieux, et qu'on ne saurait passer sous silence, la mer est l'activité par opposition à l'inaction, le mouvement par opposition au repos. On dit : prendre la mer, être à la mer, tenir la mer, et ces expressions impliquent l'idée d'une des trois phases principales de l'existence maritime.

Le port, la rade, *la mer*, sont en effet trois termes corrélatifs qui répondent chacun à toute une série de faits.

Pour le navire, *le port* représente dix états bien divers, depuis la mise en chantier jusqu'à la démolition complète : la construction, le lancement, l'amarrage bord à quai, le premier équipement, l'armement définitif ; au retour d'une longue campagne, le désarmement, puis la mise en réparation, le bassin, la refonte ; ensuite, si l'on n'a pas besoin de ses services, l'abandon, l'immobilité, le silence, le sommeil ; il est emmagasiné, que va-t-on en faire ? une voile, une caserne ou un ponton ! Pour les bâtimens de commerce, le port est l'époque du chargement et du déchargement. Le port enfin c'est l'agonie, car d'ordinaire le vieux vaisseau vient mourir aux lieux qui l'ont vu naître, la noble carène qui a labouré toutes les mers, le glorieux vétéran qui tant de fois a bravé le feu, l'air, la terre et l'eau, n'est plus qu'un pauvre invalide ; une consultation de praticiens va prononcer sur son sort, une commission d'ingénieurs et d'officiers s'assemble, on le visite, on le sonde, on l'examine froidement, et, s'il est condamné, rien ne le sauvera du fer des démolisseurs.

En *rade*, le navire vit de sa vie propre, il a son équipage, ses officiers, son capitaine ; il est complètement organisé. Au mouillage, sur ses ancres ou sur les ancres d'emprunt d'un *corps-mort*, il stationne ou il attend l'ordre du départ, il est en relâche ou en